[J. F. Pirat]
FRC 4°. 27415

RÉFLEXIONS
SUR
L'INDÉCENCE
ET L'IMMORALITÉ
DES INHUMATIONS
D'AUJOURD'HUI.

EXTRAIT d'un Journal intitulé : ANNALES DE LA RELIGION.

Case
FRC
12850

Se trouve,
A PARIS,
A L'IMPRIMERIE-LIBRAIRIE CHRÉTIENNE, rue Saint-Jacques, n° 278 et 279.
ET CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

M DCC XCVI.

AN IV DE LA RÉPUBLIQUE.

RÉFLEXIONS

SUR L'INDÉCENCE ET L'IMMORALITÉ DES INHUMATIONS D'AUJOURD'HUI (1),

EXTRAIT d'un Journal intitulé : Annales de la Religion.

DEPUIS que la religion des tombeaux a été détruite avec celle des autels, souvent j'ai été indigné de voir des corps morts, jetés à une porte, sans que rien avertit les passans de cet objet de vénération. Plus d'une fois des larmes ont coulé de mes yeux quand je voyois des obsèques aussi mesquines, aussi dérisoires traverser les places publiques;

(1) Ce petit écrit étoit à l'impression lorsqu'a paru ces jours derniers un acte emane du département de la Seine, portant reglement sur les inhumations. Mon premier mouvement a été de me féliciter d'une conformité flatteuse avec les opinions et la conduite d'une autorité constituée, et je me préparois à aller retirer des mains de l'imprimeur mon manuscrit, persuadé que le bien étoit opéré et que mes vœux étoient accomplis. Quel a été mon étonnement, en lisant la pièce départementaire affichée au coin des rues! Au lieu d'une reforme vraiment consolante, au lieu d'une pleine réparation des outrages faits jusqu'à ce jour à la cendre des morts, je ne vois qu'une reclamation timide, qu'une satisfaction imparfaite, que des mesures inefficaces contre un scandale qu'on reconnoit, et qu'on a l'air de vouloir faire cesser. Est-ce donc un panache noir sur le chapeau de l'inspecteur, ou une medaille à sa boutonnière, qui rendra les funérailles plus imposantes! A quoi ressembleront ces plumes, si ce n'est aux ailes d'un oiseau dégoûtant, planant lourdement sur un cercueil? Les invitations des porteurs essoufflés toucheront-elles beaucoup l'ame des charretiers ou de ces hommes qu'on rencontre à chaque pas attelés eux-mêmes aux voitures?

des mercénaires grossiers porter en grande hâte un fardeau dédaigné, et courir jeter au loin comme le cadavre d'une bête de somme, le corps d'un vieillard, qui, hélas! avoit trop vécu, celui d'un jeune homme moissonné à la fleur de l'âge, ou celui d'un tendre enfant arraché à la lumière, qu'à peine il avoit apperçue. Je me disois à moi-même, dans quel siècle sommes-nous donc! parmi quelle nation suis-je donc relégué! Chez les barbares même, les morts sont une chose sacrée. Mais une scène, plus odieuse encore par ses circonstances, vient de se retracer à mes regards. Je traversois dernièrement le portique d'un théâtre, une foule immense le remplissoit; on le r'ouvroit ce jour-là, après un assez long interdit, et il falloit bien que le peuple, sevré depuis long-temps, allât, tout en mourant de faim, se gorger de cet aliment, bien plus nécessaire pour lui, sans doute, que le pain. Je m'efforçois donc de fendre la presse, lorsque je me sentis tout-à-coup plus étroitement serré. Je regarde autour de moi; ..... que vois-je! un mort que le flot apportoit; quatre hommes crioient, gare, gare, tandis que les benins amateurs de spectacles rioient de cet impromptu comi-tragique... Oh!

Mais, comment faire, quelles cérémonies, quel appareil inventer?... Comment faire? Allez le demander aux peuples étrangers, aux sauvages. Vous ne savez donc que détruire? vous ne savez rien rétablir! Mais vous avez bien su loger avec la plus grande magnificence, des tableaux, des statues; vous avez bien su, trois ou quatre fois, surpasser dans des obsèques la pompe triomphale des Romains et le faste royal des catafalques. N'auriez-vous pas bien pu détacher de vos nombreuses municipalités quelques officiers, pour représenter la cité pleurant un de ses enfans? N'auriez-vous pas pu commander un détachement de la force armée, pour en imposer à ceux qui ne reconnoissent que cet empire? Les trois couleurs sont chez nous l'emblême du civisme: qu'elles flottent, ces couleurs républicaines, sur le toit de nos maisons, sur la mâture de nos vaisseaux; qu'elles soient étendues, si l'on veut, sur le berceau des enfans et placées jusque sur leur front: mais les morts, qu'en ont-ils besoin? Et puis, n'avez-vous qu'une formule? *Respect à la loi, respect à l'humanité souffrante, respect aux propriétés nationales*; je crains bien que ces mots tant répétés ne ressemblent à cette leçon éternelle des mères babillardes: *ma fille, soyez sage*; dicton pédantesque, qui n'a pas épargné une seule faute. Aujourd'hui, c'est *respect à la cendre des morts*. L'immortalité de l'ame a été affichée, comme par grace et au grand étonnement de la nation, dans plusieurs endroits de nos villes. Administrateurs politiques, osez la rappeller au peuple ainsi que l'expectative d'une autre vie, et employez, vous le pouvez, d'autres moyens que des inscriptions et des légendes.

si elle s'étoit fait entendre cette voix toute - puissante qui commanda autrefois à un mort de trois jours de sortir du cercueil!...Tout hors de moi, je m'échappe, ne sachant quel sentiment écouter, de la pitié ou de l'indignation, à la vue d'un peuple famélique et frivole qui cherche à sa profonde misère de si méprisables dédommagemens. Revenu de mon agitation, voici les réflexions plus calmes que m'a fait naître cet incident.

C'est avec bien de la raison que la philosophie autrefois, d'accord en ceci avec la véritable piété, accusoit l'absurdité de nos institutions et la frivolité de nos mœurs, introduites jusque dans la dernière scène de la vie, poussées jusqu'aux portes du tombeau. Il étoit en effet bien outrageant pour l'égalité naturelle ce faste insolent et impie qui établissoit sur la limite même du temps et de l'éternité, des distinctions odieuses entre un cadavre et un cadavre, qui perpétuoit l'orgueil des privilèges, et qui, éludant en quelque façon la loi commune de la mortalité humaine, comme celles de la société, sembloit défier la mort et lui contester son empire.

Alors, quand un homme fameux par ses richesses ou sa puissance, avoit payé l'inévitable tribut, le repos public étoit long-temps troublé par une sonnerie assourdissante; l'Eglise dépouilloit ses habits de fête pour se couvrir de lugubres couleurs; le sanctuaire n'étoit plus qu'un antre ténébreux; les palmes du martyre, les lys de la virginité disparoissoient de dessus les autels; les gémissemens étoient commandés, et il falloit que la Religion trouvât des larmes pour pleurer après sa mort celui qui lui en avoit trop fait verser pendant sa vie: la demeure du défunt, le quartier qu'il avoit habité, les voies publiques qu'il traversoit pour la dernière fois, tout étoit couvert des emblêmes du deuil et des apparences de la désolation; des Prêtres stipendiés sembloient encore faire la cour à ce cadavre; un cortége nombreux de Lévites précédoit dans sa marche ce *grand*, ce *riche*, que déjà les vers dévoroient; des complaisans choisis soulevoient respectueusement les coins du voile funèbre, comme si l'on eût craint qu'il ne fatiguât de son poids la mollesse encore promenée dans un lit de repos; on prodiguoit à une masse exhalant le vice le même encens qui brûloit auprès des ossemens sacrés : ce n'étoit

pas assez ; pour comble de scandale, il falloit immoler la vérité sur une tombe odieuse ; il falloit souvent qu'un éloge imposteur insultât tout à la fois à la Religion profanée, à l'opinion publique impudemment démentie, à la conscience des auditeurs indignés, à toutes les vertus dont on souilloit les images, en les enchaînant, pour ainsi dire, au char funèbre, *au lit de parade* de leur plus grand ennemi.

Le torrent de la révolution renversant dans son cours le fanatisme et la douce piété, la superstition et le culte le plus pur, le despotisme de l'opinion et la liberté de conscience, a aussi entraîné avec les mausolées de l'orgueil, l'humble tombeau, où le malheureux, le pauvre, espéroient enfin trouver un asile. C'est en déshonorant l'homme, en le dépouillant presque du droit de sépulture, qu'on a prétendu lui restituer sa dignité ; privés des consolations de la Religion, les malades ont plongé de leur lit dans les horreurs du néant ; trois couleurs étendues sur un cadavre ont été le seul appareil, l'unique symbole de cette transmutation pleine de mystères ; la France, suffisant à peine à étancher le sang dont elle étoit inondée, n'a plus trouvé de quoi ensevelir les morts, les linceuls ont manqué ; les tombeaux fouillés comme des mines, ont, à regret, refusé tout habitant nouveau, en restituant les anciens ; changés en ateliers, ils ont fourni des instrumens homicides. Dans ce mépris brutal de ce qu'il y avoit autrefois de plus révéré, l'impiété a triomphé ; le fougueux révolutionnaire a cru remporter des victoires sur l'aristocratie ; l'homme atroce a cru voir sa frénésie sanctionnée par la nation ; le matérialiste grossier y a trouvé l'apologie de sa doctrine désolante ; aux yeux du parent dénaturé son indifférence pour son sang a été justifiée, et le détracteur de l'humanité s'en est prévalu pour insulter plus effrontément à la nature.

Il est temps enfin de sauver de ce naufrage universel les bases sacrées des mœurs. Assez de victimes ont été immolées et oubliées ; le sang a ruisselé assez long-temps, foulé sous nos pieds ; dans ces années de massacres que nous venons de traverser, le gouvernement, (si l'on peut appeler de ce nom des bourreaux en comité) uniquement occupé à détruire, n'avoit pas le loisir de penser à ceux

qu'il avoit égorgés ; comme le tigre, aussitôt qu'il avoit sucé le sang d'une victime il couroit à une autre ; plus avide que ce tyran qui ne trouvoit de suavité à l'odeur d'un cadavre que par le souvenir d'une ancienne inimitié, tous les morts sentoient également bon pour lui ; le panier des suppliciés et la bière du défunt n'étoient également sous sa main que l'objet d'une froide curiosité : les morts ne reviennent point ; cette assurance lui suffisoit ; on pouvoit, sans rien craindre, les laisser sur la place. Les morts ne reviennent point ; qu'est-ce à dire ! qu'ils sont soustraits pour toujours à votre tyrannie : mais ils reparoîtront un jour, n'en déplaise à cette philosophie si passionnée pour le néant ; ils laissent après eux des souvenirs ; ils nous transmettent des devoirs ; ils nous parlent encore du fond du tombeau, et bien plus éloquens dans leur langage que ne le sont les orateurs, les moralistes et les politiques de ce monde, ils nous adressent des leçons qu'il importe au bonheur de la société de recueillir et de pratiquer.

La nature nous porte à honorer les restes insensibles de l'humanité : l'aversion qu'elle inspire à tout être vivant pour l'état de dissolution, même en l'y conduisant, se change chez lui en une espèce de vénération pour l'être son semblable qui a succombé à la commune destinée ; l'animal même, pour peu qu'il soit fier, semble éprouver de *la compassion* pour son propre ennemi, quand il est étendu sans vie, et l'image de la mort dans des yeux éteints, dans des membres flasques lui en impose davantage que si elle se présentoit dans des yeux étincelans, armée de griffes menaçantes.

Des voyageurs, il est vrai, romanciers vagabonds, nous disent qu'il est des sauvages qui, à l'exemple de certains animaux, dévorent leurs ennemis ; qu'il en est même qui mangent les cadavres de leurs amis, de leurs parens. Ce n'est pas le lieu de discuter des faits qui ne soutiendroient peut-être pas l'examen de la critique, ou dont on trouveroit l'explication dans des causes particulières d'une dépravation venue de dehors. Quoi qu'il en soit, nous ne sommes point de l'espèce du loup carnacier, ni tout-à-fait encore de la classe du cannibale ; nous parlons encore d'humanité ; nous tenons, en dépit de nos mœurs, à une famille ; nous avons une patrie ; et je prétends qu'un des

liens les plus forts pour nous r'attacher à l'humanité qui s'évanouit, à la famille qui se dissout, à la patrie qu'étouffe l'égoïsme, c'est la solemnité des funérailles, c'est le respect religieux pour les morts.

Il n'y a point de véritable humanité sans le sentiment de l'immortalité. Des hommes pour qui la vie n'est qu'une scène brièvе et rapide de plaisirs grossiers, d'occupations frivoles, d'intérêts sordides, ne sauroient éprouver pour leurs semblables ce généreux amour, cette immense *charité* que peuvent seules inspirer la noblesse d'une origine céleste et la gloire d'une destinée éternelle. En vain les philosophes et les politiques tenteront d'établir entre tous les peuples de la terre un commerce de fraternité; ils finiront toujours par ne voir dans des *étrangers* que des disciples aveugles et des alliés infidèles. Divisés d'intérêts, d'inclinations, d'habitudes, de préjugés, il n'y a qu'un point où puissent se réunir tous les mortels; c'est la perspective du tombeau, du tombeau, non point séjour de la pourriture et du néant, mais passage à la gloire, et sentier de l'immortalité; et c'est en cela que la Religion chrétienne surpasse dans ses moyens les vains efforts de la philosophie et de la politique humaines; pour ne faire de tous les hommes qu'un peuple de frères, elle ne leur dit pas, vous avez les mêmes traits, vous êtes pourvus des mêmes organes, vous éprouvez les mêmes besoins : elle leur dit, votre commune patrie est au séjour des esprits, au sein d'une incorruptible félicité.

Aussi voyons-nous que plus on aime un objet, plus on se plaît, en quelque façon, à le déifier. Ce sentiment même tant célébré et cependant si rare dans notre siècle, ce sentiment dont nos livres sont pleins, dont nos théâtres sont uniquement occupés, qui isole deux cœurs du reste de l'univers, ne va point, malgré les indignes limites de sa sphère, sans cet enthousiasme; et si une métaphysique dépravée a pu donner à la criminelle passion d'Abailard pour son Héloïse, une si grande énergie, combien la sainte humanité devoit-elle être chère à l'ame toute céleste de Fénélon ! Mais tous les hommes ne sont point également supérieurs à la trompeuse logique des sens : avili, traité ignominieusement après la mort, le simple peuple peut-il croire à la grandeur de sa destinée ! desho-

noré à ses propres yeux, il ne craindra plus de souiller une image réservée à de pareils affronts; alors le méchant ne craindra plus d'être tourmenté par le spectre de sa victime, et la vertu elle-même sera délaissée de ses foibles partisans; alors se répandra parmi la foule cette doctrine éversive de toute société, qui compte pour rien tout ce qui n'est pas jouissance personnelle; alors on entendra ce blasphême destructeur: buvons et mangeons, car demain nous ne serons rien (1). Il faut donc embellir ce passage qui joint les deux mondes, et dissiper ces horreurs qui pourroient éclipser à des yeux débiles la beauté par excellence ainsi que les attraits du corps; il faut retracer, en quelque sorte, cette fiction de l'oiseau qui passe pour renaître de ses cendres; le tombeau, au lieu d'être le gouffre du néant, doit être le bûcher parfumé où les restes de l'humanité, embrâsés aux feux d'un soleil pur, se pénètrent d'une vertu céleste et s'exhâlent vers l'immortalité.

Il est vrai cependant que la matière n'est rien, et qu'elle ne mérite aucune considération en comparaison de l'esprit immortel qui l'anime: grossière et périssable dans ses élémens, elle n'est que vicissitudes dans ses formes. Mais est-ce à nous, vils jouets du mouvement, frêles dépositaires d'une étincelle de vie, à précipiter dans le néant les êtres nos semblables qui nous y entraînent avec eux! Devons-nous anticiper sur les ravages du temps, sur la puissance dissolvante des élémens en guerre! O vers, vous êtes ma famille! O poussière, vous êtes ma mère, dit le sublime Elégiaque des livres sacrés! Ne sommes-nous donc pas les dignes descendans de cette race! Faut-il nous mépriser, parce que nous sommes tous sujets à la corruption! Ah! il est bien à craindre que cet orgueil ne cache un autre sentiment, et que le mépris pour une masse auparavant vivante, actuellement insensible, ne parte d'une antipathie barbare, d'une aversion monstrueuse. Il est trop naturel d'aimer encore ce qui a appartenu à ce que nous avons aimé. Quel est l'homme qui ne conserve pas avec plaisir

(1) On a entendu une femme avancée en âge dire, en voyant passer un de ces enterremens si indécens : *si je l'avois su, qu'on ne fût rien après la mort, je n'aurois pas été si dupe.* Quel scandale, que celui qui fait regretter à une vieille femme, les foibles sacrifices, que, dans sa jeunesse, elle a pu faire à la vertu!

l'effigie de son ami respirant encore sur la toile ou dans le marbre! Victime innocente de la fureur des décemvirs, ne pouvant transmettre à votre parent, à votre ami, vos derniers sentimens, vous lui transmettiez par la main du bourreau, s'il s'en trouvoit quelqu'un de moins impitoyable, vous lui transmettiez une tresse de cheveux, un anneau tiré de votre doigt. Eh bien! vous l'a-t-il renvoyé ce présent! Non; il vous voit encore, à l'aide de ce léger mémorial, la tête honteusement dépouillée, les bras garottés, traîné à un glorieux martyre; ou plutôt, il bannit cette image douloureuse; il baise encore votre main chérie; il contemple votre visage, devenu seulement plus auguste; il vous serre encore dans ses embrassemens respectueux. Eh quoi! faut-il des échaffauds pour nous rendre chère la mémoire de nos amis! N'est-ce pas toujours cette bouche qui a servi d'organe au sentiment! Ne sont-ce pas ces mains qui ont répandu des bienfaits! Ne sont-ce pas ces yeux qui ont versé des larmes sur nos malheurs! Barbares, qui dédaignez les morts, si vous etiez sensibles à la vertu vivante, vous ne seriez pas si méprisans pour ce qui en fut l'organe et l'instrument; cessez de nous vanter votre philosophie quintessenciée: pour moi, je ne me croirois pas en sûreté auprès d'un sage pour qui un cadavre n'est plus rien, auprès d'un philosophe qui couvriroit d'outrages des joues décolorées par le trépas; et c'est bien assez que je pardonne, tout en fuyant leur amphithéâtre, à ces terribles bienfaiteurs de l'humanité, qui vont chercher dans les entrailles de leurs semblables, les secrets de la vie et des principes de santé (1).

(1) « Mère infortunée, tu crois que le terre sur lequel tu verses » des larmes, renferme le corps de ta fille; en vain tu te consoles par » le souvenir de ses graces virginales: il est sur le marbre noir d'un » amphithéâtre, exposé nud aux regards et au scalpel d'une jeunesse à » qui un vain savoir ôte toute pudeur ».

C'est ainsi que s'exprime le sensible et sublime auteur des *Etudes de la Nature*; il ne parle à la vérité que de la pudeur, mais la pudeur est la fleur du sentiment, qui, lorsqu'il en est séparé, se contracte et s'endurcit. Un peuple dévergondé devient nécessairement féroce. La St.-Barthélemi ne doit plus nous étonner, quand nous apprenons que le lendemain de cette horrible nuit, des hommes, et même des femmes de la cour de Charles IX allèrent contempler d'un œil lubrique les cadavres des victimes. Ces excès d'irrévérence envers les morts est en

Ah ! combien sont plus sages que nous dans leur tendresse superstitieuse ces peuples que nous appelons barbares! combien leur touchante ignorance vaut mieux que notre science aride ! Chez eux le sentiment industrieux trouve le moyen de préserver l'objet aimé des ravages de la mort; ils savent jeter un pont sur l'abîme de l'éternité; ils rattachent la chaîne que la nature vient de rompre ; ils joignent ainsi la génération présente à la génération passée : le cadavre d'un père de famille placé dans une attitude vivante, environné du carquois, des flèches qui furent à son usage, ayant devant lui les alimens qu'il aimoit le plus, semble encore jouir des douceurs de la vie. Les ames des enfans, des amis, ainsi trompées, ne craignent plus, en se livrant au penchant qui les rapproche, d'être un jour cruellement désabusées. Ce doux mensonge semble dire à l'épouse, l'objet que tu chéris ne périra jamais ; au fils, il semble dire, l'auteur de tes jours ne t'échappera pas ; à l'ami inquiet, tu auras toujours ton ami : ainsi est encouragé le sentiment; et comme une perspective placée au terme d'une avenue, semble attirer les regards et soulager la fatigue, cette aimable illusion soutient l'homme dans la carrière de la vie et préserve de l'abattement l'esprit humain avide de l'immortalité.

Et quel homme assez imprudent oseroit s'engager dans les peines et les chagrins inséparables de toute affection, si aucune illusion ne lui déguisoit la brièveté de la vie et

même temps la dernière leçon de la barbarie la plus effrénée. Je vous atteste, journées des 2 et 3 septembre ; quels furent les documens, quelles furent les épreuves des plus grands maîtres en scélératesse qui aient jamais paru! Il falloit, pour être jugé propre aux grands coups, avoir bu du sang dans un crâne ; il falloit avoir taillade le sein des mères égorgées ; il falloit avoir mordu . . . . Mais ce n'est pas à nous à retracer ces horreurs : c'est à la vengeance, nationale pour cette fois, à les punir. Et l'on prétendroit sauver les coupables ! Justice ! Justice ! Qu'ils soient écrasés, ces monstres exécrables, mais qu'ils ne meurent pas. Que l'amnistie soit gravée sur leurs fronts par une empreinte ineffaçable ; que la France les vomisse ; qu'ils aillent, race de Caïn, promener dans tout l'univers l'épouvante et l'horreur ; que le peuple le plus sauvage respecte, en frémissant, la malédiction dont ils sont imprégnés ; que leurs cadavres même soient abhorrés des bêtes les plus voraces ; étendus sur le sable des déserts, surnageant sur les eaux des marais les plus impurs, qu'ils soient jusqu'à la fin des siècles, les monumens d'une vengeance, active, active, mais éternelle.

le terme du bonheur, d'un bonheur si orageux et si court ! Un fils ne regrettera-t-il pas les soins qu'il a pris de la vieillesse de son père, si vous lui persuadez que ce corps, tant ménagé, va bientôt, rapidement et sous ses yeux, tomber en pourriture ? Une mère se sacrifiera-t-elle encore pour ce qui lui reste des fruits tant délicats de son sein, si elle voit celui qu'elle a perdu tout-à-coup abandonné aux vers ? Soutenez donc leur tendresse ; laissez leur croire que la mort n'est qu'un sommeil ; que l'objet qui a expiré ne fait que reposer, puisqu'on écarte de lui avec soin la folle joie, le bruit importun, et imitez par une pieuse tromperie le miracle plus réel du Dieu des Chrétiens, quand il dit à une mère désolée, votre fille n'est point morte ; elle dort : la triste vérité ne se manifestera que trop tôt ; bientôt peut-être le cœur reconnoîtra la vanité de son espoir ; mais alors les transports seront calmés ; l'ame ne courra plus risque de se briser par une explosion trop violente ; la chaleur d'une nouvelle affection aura pénétré le cœur ; la bienveillance du moins se glissera à la place de l'amitié, et la douce rosée de l'espérance entretiendra la fraîcheur et la vie dans cette ame qu'un arrachement subit auroit flétrie et desséchée.

C'est ainsi que des honneurs vains et inutiles pour celui à qui ils s'adressent reflueut sur l'espèce toute entière ; c'est ainsi que les ombres du trépas peuvent embellir le tableau de la vie. Placez l'image de la mort dans un lieu désert et aride, cet aspect multiplié du néant portera dans l'ame du spectateur une tristesse sombre ; répandez au tour quelques animaux innocens, quelques plantes modestes, il résultera de ce mêlange tempéré une douce mélancolie, et des époux tendres, des amis fidèles, iront se jurer sur cet autel une union éternelle, tandis que des cœurs depuis long-temps aliénés, iront y abjurer leurs haines et sacrifier leurs ressentimens.

Est-il en effet un tribunal plus sacré que le tombeau ! Est-il un arbitrage plus sûr, une voie de conciliation plus amicale que ce silence des passions qui règne parmi les morts ! Frères ennemis, vous allez devant les tribunaux discuter vos droits, faire interpréter un acte testamentaire : que n'allez-vous plutôt sur le tombeau du testateur ! Vous avez, à ce qu'il paroît, oublié les leçons de concorde et

d'amitié qu'il vous donna pendant sa vie ; vous n'avez plus pour préservatif de dissentions ces rides vénérables, ces cheveux blancs de votre juge naturel; mais il vous reste encore sa cendre. Consentez à vous transporter auprès: là, interrogez dans le silence cet oracle; demandez-lui s'il faut, pour quelques arpens de terre qui lui appartinrent, et qu'il féconda de ses sueurs, pour quelques pièces d'argent qu'il amassa par son économie, renoncer à la paix, jeter entre les branches de la famille des semences éternelles de divisions: demandez-lui s'il faut que ses héritiers, ses enfans, déshonorent son nom devant les tribunaux; demandez-lui si, dans le tombeau, on en est plus à l'étroit, parce que, pendant la vie, on aura sacrifié quelques pieds de terrein; demandez-lui si, de son vivant, vos dissentions lui eussent été agréables, si vos querelles eussent réjoui son cœur paternel. Une voix persuasive se fera sans doute entendre à vous; une autorité douce et irrésistible terminera le différend. Mais si vos prétentions sont toujours aussi absolues; si vous voulez encore, triste amateur de procès, actionner votre frère, invoquer l'empire de la loi, allez, vous n'êtes qu'un barbare; il n'est rien de sacré pour vous; la loi même, en vous domptant, ne vous gaguera pas. Il est dit qu'un fils dénaturé, rebelle à la mémoire de son père, sera toujours un mauvais cœur; et celui qui décline la juridiction du tombeau saura toujours éluder ou enfreindre les arrêts des tribunaux humains.

Mais si les monumens funèbres sont si puissans pour rattacher les nœuds de l'humanité, croyez-vous qu'ils soient inutiles pour resserrer ceux de la patrie? Eh! que m'importe une terre qui dévore, sans ménagement, ce que j'ai de plus cher! Oui, sans doute, je chérirai mon pays, je me sacrifierai pour sa défense; mais je veux qu'il protège, non pas seulement ma personne, mais aussi mes parens, mes amis; qu'il les protège, non pas seulement quand ils vivent, mais encore quand ils ne sont plus. Quoi! lorsque la mort a frappé un autre moi-même, vous viendrez plus barbare qu'elle, m'arracher sans dédommagement ses restes précieux! Vous les emporterez avec la voracité d'un vautour! Vous réclamez pour l'ordre public cette dépouille; mais si je me dessaisis de cette propriété, dont

m'avoit investi la nature, est-ce donc pour que vous la profaniez ? Ah ! si je ne vais pas moi-même la déposer au sein d'une terre choisie, si je ne lui construis pas dans ma maison toujours pleine de sa présence, un tombeau, un sanctuaire ; si j'en fais le sacrifice à la vigilance soupçonneuse de votre police, vous lui devez tous les hommages que vous m'interdisez. Chargez-vous de tous mes devoirs, puisque je vous remets mon trésor : soyez l'interprète de la douleur, le représentant de la nature ; c'est un dépôt que je vous confie, placez-le honorablement; écartez loin de son voisinage les vains embarras de la vie et les éclats d'une joie pétulante; écartez les animaux stupides qui le fouleroient aux pieds, et les hommes plus stupides encore qui ne s'inclineroient pas devant lui : un jour je vous le redemanderai ; alors, sachez me dire où repose celui que j'ai aimé, que j'aime encore, et que ma place soit marquée à ses côtés ; c'est à ce prix que la terre que j'habite pourra m'être chère encore, à ce prix je serai encore citoyen ; mais je ne serai jamais infidèle, ni parjure, et ne me forcez pas de regretter, parmi vos usages barbares et vos mœurs atroces, des institutions qui, du moins, protégeoient les morts, ou de chercher un peuple qui accorde un séjour paisible à des mânes affligés. Vous donnez, il est vrai, aux grands hommes, aux héros, des tombeaux illustres ; à la bonne heure ; j'admire, puisqu'il le faut, ces pompes triomphales ; qu'un vieux célibataire, le corrupteur de son siècle, le flatteur des rois, et le contempteur du peuple, soit mis au Panthéon à la tête des dieux putréfiés de la philosophie; qu'un autre, père d'enfants inconnus, frondeur impitoyable de tout gouvernement et de toute société humaine, ravageant tout, n'édifiant rien que dans les espaces imaginaires, occupe dans le même temple une place dont la perspective l'eût effrayé lui-même, n'eût-ce été que par horreur pour ses devanciers dans l'apothéose, et pour son camarade d'immortalité (1), j'y consens; je ne leur envie pas leur gloire ;

(1) Nous ne voulons pas attenter ici à la mémoire d'un écrivain qui a eu le courage d'expier une partie de ses fautes, en les dévoilant, peut-être avec trop de franchise ou d'indiscrétion ; nous sommes loin de confondre dans la même exécration, l'auteur d'Emile avec celui d'un ouvrage que nous n'osons pas nommer. Rousseau, l'homme le plus ju-

mais parce que mon héros, à moi, n'a cultivé que les talens utiles et les vertus modestes, parce qu'il n'a été que bon père, bon époux, bon ami, faut-il qu'il soit privé des plus simples honneurs ? Faut-il qu'il soit livré au dédain et plongé dans l'oubli ? Je ne demande pas pour lui des honneurs recherchés : le tendre souvenir des siens lui suffira ; mais je demande des spectateurs qui ne l'insultent pas, des ministres d'inhumation aussi respectueux que le seroient des animaux chargés d'un tel poids, et avec cela quelques pieds de terrein où il repose tout seul et loin d'un indécent tumulte.

Telles sont les plaintes que les ames sensibles pourroient adresser à un gouvernement qui consacreroit en principe l'insensibilité parmi le peuple, et qui dédaigneroit la douleur du vulgaire. Sans doute que le nôtre corrigera un vice d'immoralité qu'il a toléré jusqu'à ce jour ; il sentira combien est impolitique et cruelle cette insouciance du magistrat sur la dernière époque de la vie. Ah ! des abus de toute espèce avoient, sans doute corrompu nos institutions anciennes ; la Religion même ne s'étoit certainement pas préservée de la dépravation générale ; mais si dans les villes, où dominoit sur-tout la corruption en tout genre, les inhumations n'étoient plus qu'un vain faste, qu'une parade mensongère, du moins dans les campagnes le philosophe, le vrai chrétien, retrouvoit encore les sentimens

---

tement célèbre entre les philosophes, que lui-même avoit le bon esprit de mépriser, mérite d'autres sentimens que ceux réservés à cette philosophaille dont il fut le fléau et la victime. Nous applaudissons volontiers à sa gloire littéraire : il a eu la bonne foi de reconnoître de la grandeur dans la religion chrétienne, et la modération, aujourd'hui si rare, de douter. Graces d'ailleurs lui soient rendues ; malgré le scandale de son exemple que nous ne pouvons pas dissimuler, il a, dans les premières pages de son Emile, environné des soins de la nature, le berceau des enfans ; dans les dernières de son Héloïse, il a prêté sa mâle éloquence au silence des tombeaux, il a fait redire à la couleur les mystères du cercueil. Ce grand homme, avec toutes ses foiblesses, fera toujours une classe à part dans l'histoire de son siècle ; peut-être aussi devoit-il en faire une à lui seul parmi les morts, et les peupliers d'Ermenonville convenoient mieux à son ombre mélancolique, que le caveau du Panthéon et l'allée des Tuileries, où on lui a érigé une misérable statue, plus misérable encore par les sots attributs et la plate décoration qu'on y a joints, et par les inscriptions bêtement flatteuses dont on l'a salie dans les premiers jours.

les plus touchans et les leçons les plus sublimes. Vous le savez, vous qui exerciez autrefois dans les champs un ministère aujourd'hui proscrit ; quelle scène plus attendrissante que celle d'une inhumation rustique ! Là, on voyoit une famille entière suivre silencieusement un cortége modeste ; des enfans désolés, une épouse accablée marchoient en sanglottant derrière l'objet de leurs regrets ; la Religion seule, par son autorité imposante et douce, contenoit des transports qu'elle calmoit ; ils croyoient, ces hommes pieux et bons, que leur père, leur frère, leur ami, reprenoit aux autels une nouvelle vie ; ils conversoient encore avec lui ; ils demandoient pour lui, ils lui promettoient dans leurs vœux un repos impertubable, une vie désormais exempte de peines et de douleurs ; fortifiés par cette espérance, ils le suivoient jusqu'au tertre funèbre où la place lui étoit préparée : là, ils lui faisoient les derniers adieux : un cri s'échappoit peut-être quand le cercueil disparoissoit à leurs yeux ; ils arrosoient de larmes plus abondantes la terre qui alloit le couvrir ; mais bientôt ils se relevoient, cherchant autour d'eux tout ce qui lui avoit été cher ; ils se serroient étroitement, s'éloignoient à pas lents, appuyés sur les bras les uns des autres ; contens dans leur douleur de conserver au sein de leur parenté un dépôt qui sanctifioit leur habitation et les y attachoit plus inséparablement.

Non, ce n'est pas le pays qui nous a vu naître, qui est le plus cher ; c'est celui où repose la cendre de nos amis. *Dirons-nous aux ossemens de nos pères : levez-vous et nous suivez !* C'est ce que pensoient, à l'exemple de cette peuplade sauvage dont on a recueilli ce mot sublime, tout ce qu'il y avoit parmi les champs d'habitans vertueux ; pour eux, les monumens funéraires n'étoient point un faste ; ils n'étoient qu'une marque distinctive, un signalement auquel ils pussent reconnoître ce qui leur appartenoit dans l'empire des morts ; une croix de bois où étoit empreint un nom chéri, étoit l'enseigne de leur domaine souterrein ; c'est là qu'ils venoient de temps en temps, mais sur-tout à cette époque, anniversaire de la douleur parmi les chrétiens, renouveller leurs droits et réchauffer auprès d'une cendre les sentimens de la nature et l'amour de leur pays. Souvent la misère, les exactions des maîtres

à qui ils vendoient leurs travaux, les chassoient de la cabane natale; ils passoient dans une nouvelle métairie, sous une seigneurie nouvelle; mais transplanté sur un nouveau sol, le fils revenoit, du moins passagèrement, sur celui où il avoit laissé les ossemens de son père, et un talisman sacré retenoit son cœur attaché au pays d'où le chassoit trop souvent la rapacité du fisc, la tyrannie féodale, ou l'avidité d'un maître ingrat secondée dans ses spéculations par un économe inhumain.

Mais pourquoi ne nous en prendre qu'au malheur des temps et au désordre inséparable d'une révolution qui a dû ébranler la France jusqu'au fond des tombeaux! Est-ce la faute seulement d'un gouvernement naissant, accablé de tant de soins? N'est-ce pas à chacun de nous que le Ciel a légué le soin de son frère, soit à la vie, soit à la mort? Quand le magistrat néglige ces occupations partielles, n'est-ce pas à chaque citoyen à les remplir? Que faites-vous dans votre maison, parent dénaturé, ami perfide, lorsque des mercénaires enlèvent ce corps privé de vie? Si c'est la douleur qui vous attache auprès du lit où il a expiré, si vos genoux défaillent sous vous, à la bonne heure, je vous excuse; mais s'il vous reste quelque force; si, à l'aide d'un bras secourable, vous pouvez vous traîner à la suite du convoi, pourquoi restez-vous renfermé dans votre demeure? Que n'êtes-vous sur le seuil de la maison, appuyé sur la bière? La foule passe auprès de celui que vous avez aimé, et personne ne s'incline à cet aspect! On le transporte, et il n'a point le pas sur tout ce qu'il rencontre! Que dis-je! les mercenaires le déposeront au milieu d'un embarras, dans la fange des rues, tandis qu'ils vont se livrer à une joie brutale (1)! Ce n'est plus l'usage, dites-vous..... Barbare! l'usage est-il donc fait pour le sentiment! La nature est-elle soumise aux usages! La loi a bien pu ôter à la Religion le droit d'honorer par des soins éclatans la dépouille de l'humanité; mais qui peut vous interdire à vous ce devoir inaliénable? Soyez le prêtre, soyez le ministre de cette religion naturelle, de ce culte de la douleur; quelles que soient vos opinions,

(1) Ce qu'on avance ici n'est point imaginé à plaisir; on voit souvent à Paris les porteurs aux enterremens laisser là le corps, pour aller boire dans le cabaret voisin.

soyez humain ; revêtez-vous de telle couleur que vous voudrez ; exprimez vos derniers adieux dans telle langue qu'il vous plaira : restez debout, prosternez-vous, fixez les yeux au Ciel, tendez les bras vers la terre..... Mais, je suis chrétien, dites-vous, et je ne veux pas le paroître..... Vous êtes chrétien ! Non, vous ne l'êtes pas ; les amis du Christ osèrent bien demander son corps descendu de la croix et le déposer dans un cercueil à lui seul destiné..... Vous êtes chrétien ! Non ; vous ne seriez pas si lâche : vous ne craindriez pas de vous jeter à genoux, et d'invoquer celui qui ressuscita par sa propre vertu..... Mais je suis philosophe..... Vous êtes philosophe ! je n'ai plus rien à vous dire : vous pouviez jeter votre père à des chiens dévorans.

Je terminerai ici les réflexions que m'a fait naître l'immoralité, l'indécence de nos mœurs actuelles dans un point aussi important pour l'esprit public, aussi précieux à la nature. Si nos feuilles tombent entre les mains de quelqu'un de ces profonds penseurs de nos jours, combien ces pages lui paroîtront pitoyables ! Qui sait même s'il n'y trouvera pas du fanatisme, de l'aristocratie, de l'insurrection ! Mais peu nous importent à nous, les clabauderies de cette tourbe insensée et ignorante de politiques révolutionnaires : ce qui nous touche, c'est le rétablissement des mœurs, c'est la liberté de conscience, c'est le droit pour tout chrétien de chérir sa morale, de révérer ses dogmes, en respectant la loi. Les sentimens de la nature sont depuis trop long-temps oubliés ou dédaignés. Il est digne d'un journaliste chrétien de les venger : c'est dans les feuilles chrétiennes que doivent être consignés les gémissemens, les plaintes de la vertu outragée. Remplissons courageusement cette sainte tâche ; puissent y coopérer, soit par leurs prières, soit par leurs talens, du sein de l'honorable pauvreté où ils sont plongés, du milieu même des occupations profanes auxquelles ils sont condamnés, tous les vrais enfans de la croix, tous ceux qui sont, comme nous, honorés de la dignité sacerdotale dans l'Eglise de Jésus-Christ (1) ! Assez

(1) Il est bien déplorable, et bien funeste à la religion, le malheureux schisme, ou plutôt le mal-entendu théologique qui divise les *réfractaires* et les *constitutionnels*. Que signifient aujourd'hui ces déno-

d'autres répèteront dans le public les ravages de la guerre, les sentences des tribunaux, les chansons des théâtres,

---

minations absurdes ? A quoi réfractaires ? A des loix qui ne sont plus. Constitutionnels ? De quelle constitution ? de celle qui est détruite ? A quoi se réduisent donc ces querelles qui dans les premiers jours pouvoient avoir quelqu'objet du moins apparent, mais qui aujourd'hui ne peuvent plus porter que sur des souvenirs de vengeance, de domination et d'orgueil ? Ministres anciens de la religion, ô vous nos frères, nos amis, nos concitoyens, nous savons tout ce qui est dû de respect à vos vertus et à vos lumières. Vous formiez les jeunes lévites à la perfection sacerdotale et les prépariez aux fonctions du ministere; votre zèle infatigable s'exerçoit sur les plus vastes portions du territoire ecclésiastique ; vous entreteniez dans des oratoires célèbres la ferveur de la prière publique et la majesté du culte sacré ; vous retraciez dans de saints asyles l'austérité des premiers cénobites ; l'orgueil, le préjugé ont bien pu attirer à votre suite des ames trop superbes pour sacrifier leur ancien empire, ou trop foibles pour se passer dans les sentiers de la foi des appuis humains sur lesquels ils aimoient à se reposer ; d'autres de vos partisans, s'il faut en croire des relations trop souvent mensongères, foulant aux pieds toutes les loix, ont armé leurs mains sacerdotales pour déchirer le sein de leur patrie, ont enfoncé le poignard dans le sein de leurs anciens concitoyens ; mais nous ne voulons pas croire à ces horribles scandales ; *la charité est bonne ; elle ne se réjouit point de l'iniquité ; elle ne se complait que dans le vrai.* Chez nous, il faut l'avouer, des scandales non moins éclatans, des abjurations non moins lâches des anciens principes, ont déshonoré le patriotisme et fait rougir le front même de la loi. Mais que prouvent pour ou contre des vérités spéculatives ou des mesures d'administration, soit les crimes, soit même les vertus ? Les fidèles émissaires du magnifique, de l'ambitieux Léon X raisonnoient-ils mieux dans le principe que le fougueux Luther et ses disciples turbulents ? Il reste seulement démontré par ces affligeants contrastes, que Dieu se sert également, pour punir une nation coupable, et de la malice des uns et de l'entêtement des autres ; qu'il augmente la résistance pour rendre l'attaque plus terrible. Ainsi, pour mieux châtier son peuple réprouvé il ne se contenta pas d'appeler les Romains ; il inspira aux enfans de Juda des prétentions superbes, aux enfans de Lévi des scrupules vains, à tous les habitans de Jérusalem un courage forcené, des rivalités, des passions, des haines, qui joignirent aux calamités d'un siège les calamités bien plus irremédiables d'une guerre intestine et sacrée.

Prêtres de la religion chrétienne, que faisons-nous ? Nous prolongeons les malheurs de l'église et de l'état ; nous ornons le triomphe de nos communs ennemis ; nous favorisons les progrès de l'athéisme ; nous nécessitons peut-être une religion nouvelle qui pourra séduire quelques instans, plus dangereuse par sa fausse modération et son hypocrite spiritualité, que l'impudente *Déesse de la raison*, et les prédications du Jacobinisme. Ministres de la religion de Jésus-Christ, ô vous apôtres de ce Dieu qui ne reposoit que le pharisien superbe et le publicain insatiable, et qui préféroit la foi sage et solide de Samarie aux superfi-

les injures de la haine, les débats des factions: nous, faisons entendre les vœux de l'humanité, les leçons de la morale la plus sainte et les accens d'une Religion éternelle.

J.F. PILAT.

---

tions légales d'Israël, nous tous qui chérissons la morale céleste de l'évangile, qui révérons ses mystères, qui avons exposé notre vie et qui la donnerions encore pour ses dogmes consolateurs, réunissons-nous, pardonnons nos foiblesses, nos erreurs, s'il nous en a échappé quelqu'une. Des richesses méprisables, de futiles prérogatives devoient-elles nous tenir si fort au cœur? Des questions de mots devroient-elles nous occuper tout entiers? de quoi s'agit-il donc aujourd'hui? N'avons-nous pas une même foi, un même baptême? Ne sommes-nous pas également honorés de la haine de ces philosophistes, méprisables élèves de nos éternels détracteurs? Nous vous en conjurons donc, réunissons-nous; déjà les successeurs des evêques fugitifs ont offert de remettre en des mains que vous aimeriez davantage, le bâton pastoral qui vous offense dans les leurs; reprenez l'autorité dont vous êtes si dignes, et que nous n'avons pas prétendu usurper, quoique vous en disiez. Montrez-vous dans nos chaires; nous vous écouterons comme nos maîtres. Mais nous aussi, nous avons reçu l'imposition des mains; nous aussi, nous sommes les disciples des apôtres; nous sommes également appellés à propager la foi, et notre vocation ne sera pas vaine; que si vous vous refusez obstinément à nos prières et à nos larmes, nous n'en poursuivrons pas moins notre pénible carrière, nous n'en conserverons pas moins le dépôt des vérités saintes; nous n'en remplirons pas moins notre ministère, dût-il être infructueux. Du reste, nous en appellerons au jugement de celui qui scrute les consciences, et nous attendrons, dans l'abandon de la résignation, dans l'anéantissement de l'humilité la plus profonde, sur quelles têtes reposera la couronne de justice que le rémunérateur suprême tient dans ses mains.

DE L'IMPRIMERIE-LIBRAIRIE CHRÉTIENNE.